

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 8 avril 1921

Sommaire :

L'Université flamande
Pourquoi Trotsky dure
Le célibat ecclésiastique
et religieux

Paul Bourget
Lettre d'Irlande
Quelques Critiques
Morale et Sociologie
De la science, de l'histoire
et de la mode

Les idées et les faits : Chronique des idées, J. Schyrgens. —
Rome, L. Picard. — Roumanie, J. Schyrgens. — États-
Unis. — Angleterre. — Irlande. — La presse, R. Fraikin.

abbé R. G. van den Hout
Le vieux Philosophe

Edgar Janssens
Paul Halflants
P. Mc Carthy
Jean Valschaert
Georges Legrand

abbé J. Leclercq

La Semaine

La question des surtaxes d'entrepôt est réglée avec la France. On revient au statu quo d'avant guerre. Comment nos voisins du sud n'ont-ils pas compris plus tôt que la Belgique, après ce qu'elle fit pour les Alliés, ne pouvait se trouver vis-à-vis d'une Alsace-Lorraine française dans une situation moins favorable que vis-à-vis d'une Alsace-Lorraine allemande.

• L'empereur Charles est rentré en Suisse. Peut-être connaissons nous un jour les dessous de cette tentative. Il semble avéré que la Hongrie désire son roi. L'Entente, pour des raisons inconnues encore, s'est montrée autrement énergique envers Charles qu'elle ne le fut envers Constantin. Si la Petite Entente ne s'était sentie soutenue par la Grande — à moins que la fai-

blesse de la Grande n'ait fait s'incliner celle-ci devant les injonctions de la Petite! — on aurait sans doute laissé le peuple hongrois disposer de son sort.

• Grève des mineurs en Angleterre qui menace de devenir générale. Le Labour Party veut maintenir la participation de l'État dans le paiement des salaires. Elle se chiffrerait par des millions de Livres Sterling à payer par le contribuable. Le conflit est extrêmement grave.

• Monsieur Briand a fait entrevoir une action énergique contre le Reich pour obtenir l'exécution du Traité de Versailles. Que les Alliés étudient la manière dont les allemands ont « exploité » notre pays pendant la guerre. Appliqué actuellement aux régions occupées, le système pourrait se montrer efficace.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

Rédaction : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Téléphone : B. 9945.

Administration : 60, rue Vital Decoster, Louvain

Tél. 347 et 355.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

La revue est envoyée gratuitement, pendant un mois, à quiconque en fait la demande à M. l'Administrateur de La revue catholique des idées et des faits, 60, rue Vital Decoster, Louvain.

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages. Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures. Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Comptes-Courants. — Ouvertures de crédit. — Cautionnements pour travaux publics.

Comptes-Chèques. — Les titulaires d'un compte ont la faculté de rendre les effets et quittances qu'ils ont à payer payables aux caisses de la Banque sans aucun frais.

Dépôts à terme. — Intérêts à convenir.

Escompte et encaissement d'effets de commerce et quittances sur la Belgique et l'Etranger à des conditions très avantageuses. Tarif sur demande.

Avances-Prêts, sur des fonds publics belges et étrangers régulièrement cotés, ainsi que sur immeubles.

Chèques, Mandats et Lettres de crédit sur toutes les villes belges et étrangères.

Fonds publics. — Ordres de bourse tant à Anvers qu'à Bruxelles, Paris, Londres, etc.

Coupons. — Négociés sans frais.

Caisse d'Épargne. — Intérêts 3 1/2 %.

Coffres-Forts blindés, offrant le maximum de sécurité contre le vol et l'incendie.

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Téléphone B 4991

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- 1) **L'Héroïne Nationale Gabrielle Petit**, par CYR. VAN OVERBERGH, belle brochure, franco 0,25 ; 12 ex. franco 2,50 ; 100 ex. franco 16,25 fr
 - 2) **L'Heure a Sonné!** Tract Pascal Nouvelles par SAVONAROLE, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 27,50 fr.
 - 3) **L'Eglise et l'Ecole.** Doctrine, Lois, Document, par le R. P. LALLEMAND, S. J. Prix franco 1,85 fr. ; 12 ex. franco 18 fr. ; 25 ex. franco 36 fr.
 - 4) **Le caractère Chrétien**, par le R. P. OLIVIER, franco 1,60 fr.
 - 5) **L'âge mûr et sa réhabilitation**, (Conférence donnée à la Fédération des Femmes Catholiques Belges) 1,00 fr.
 - 6) **Diagnostic et Traitement des âmes ou l'art de la Direction** par l'auteur des Communions Ferventes ; 8,50 fr., franco 9,00 fr.
 - 7) **Le Programme de l'Electricité communale**, par CYR. VAN OVERBERGH, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 26,25 fr.
- L'édition flamande sous presse, 0,15 fr. ; la douz. 1,50 fr. ; le cent 10 fr. franco 11 fr.

Pour paraître fin mars.

Vie du R. P. Lintelo, S. J. Apotre de la Communion quotidienne, par le R. P. SEVERIN, S. J. 1 vol. in 8° 352 pages, portraits, 5 fr. ; franco 5,75 fr.

La Science et les Miracles de Lourdes, par le Docteur CUVELIER, 1,00 fr.

L'Université flamande

Monsieur Destrée a prononcé dimanche dernier à Trazegnies son grand discours sur l'Université flamande.

Se rendant aux exigences de nombreux Flamands et désireux de dégager la parole royale, le gouvernement, sans toucher provisoirement à l'Université française, compte installer à Gand — dès la rentrée d'octobre — dans les deux facultés de philosophie et des sciences, des cours de première année en flamand. Le succès de ces cours décidera de l'avenir de l'Université nouvelle comme la fréquentation des cours actuellement existants établira, soit la nécessité de maintenir, soit l'opportunité de supprimer l'Université française.

La thèse du ministre des sciences et des arts est fort claire. Le gouvernement est le gouvernement de tout le monde. Chargé d'organiser un enseignement supérieur — ce qu'il est permis de déplorer — il lui faut tenir compte des vœux d'une très grande partie du corps électoral. Tout le monde admettra que le gouvernement fait acte de bonne administration et œuvre d'apaisement. On peut même concéder, sous la réserve faite plus haut, qu'il remplit sa mission « culturelle », pour employer un mot barbare très à la mode.

Du point de vue gouvernemental le projet semble équitable, habile et modéré. Espérons que les Chambres s'y rallieront à l'unanimité et que la réforme calmera les esprits que des promesses solennelles, trop longtemps méconnues, avaient exaspérés. On peut espérer aussi que, ce brandon de discorde écarté, l'union entre catholiques flamands se révélera forte et durable. La lutte contre les ennemis de la religion et de la société l'exige.

Que nos amis flamands nous permettent toutefois d'attirer leur attention sur le cas de conscience que la réalisation du projet gouvernemental ne manquera pas de poser à de nombreux catholiques. Les passions nationalistes tendent partout à faire passer les préoccupations raciques et linguistiques au premier plan. *L'intérêt national prime tout*, est une formule qui, sous différentes adaptations, a des fervents et des fanatiques dans tous les pays. Cette hypertrophie presque générale du sentiment nationaliste dans le monde, constitue pourtant un grand danger pour l'Eglise et pourrait en l'espèce nuire sérieusement au catholicisme en Flandre.

* * *

Une Université comprend essentiellement des maîtres et des élèves. L'enseignement d'Etat est neutre, c'est-à-dire, *en droit*, néfaste pour la Vérité. Reconnaissons-le volontiers, le mal peut être considérablement tempéré et même pratiquement tenu pour négligeable, si *en fait* les professeurs sont catholiques.

Le choix du corps professoral dépend uniquement du parti au pouvoir. Une Université d'Etat peut donc, chez nous, devenir un véritable foyer d'anticléricalisme. C'est dire que si on comprend la décision du gouvernement d'inaugurer des cours flamands à Gand, on comprend moins que ce soient surtout des catholiques qui aient poussé à cette mesure. A plusieurs reprises pourtant, avant la guerre, le vénérable

évêque de Bruges avait jeté le cri d'alarme et signalé la grave erreur qu'il y avait à soutenir le mouvement en faveur d'une Université neutre.

Autre chose est la revendication, tout à fait légitime celle-là, par les catholiques, d'un enseignement universitaire catholique flamand. Il serait parfaitement admissible que les catholiques fissent campagne pour obtenir des pouvoirs publics la mise sur le même pied quant aux subsides, des Universités d'Etat et de l'Université de Louvain ; comme sont admissibles leurs souhaits de voir créer à Louvain des cours flamands. Evidemment de pareilles innovations exigent une pondération et une mesure en rapport avec les grandes difficultés pratiques qu'elles comportent.

* * *

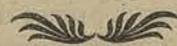
Le projet ministériel fait dépendre l'avenir de l'Université flamande du succès des cours nouveaux. Dès lors n'inciterait-il pas tous les Flamands à se rendre à Gand ? Ne faut-il pas qu'il y ait le plus d'étudiants possible pour faire triompher la cause ! N'est-il pas à craindre que beaucoup de catholiques, qui forment le gros des troupes nationalistes flamandes, ne se croient obligés par devoir racique de désertier Louvain, malgré les cours flamands que l'Université catholique fut la première à organiser ?

Or, que vaudra Gand au point de vue doctrinal ? Et même si l'enseignement de ceux qui les premiers occuperont les nouvelles chaires devait ne pas mettre immédiatement en péril la foi de leurs auditeurs, qui oserait répondre de l'avenir ?

Les catholiques ne peuvent sans motif grave fréquenter des cours neutres. Les prescriptions ecclésiastiques, reprises dans le code de droit canon, sont formelles à cet égard. En des temps aussi troublés que les nôtres, où la direction de l'enseignement officiel est entre les mains de non-catholiques qui pour être modérés n'en sont pas moins totalement étrangers à nos préoccupations essentielles, le danger est grand.

Le problème peut donc se formuler nettement : la création à Gand de cours flamands établis en concurrence avec les cours français et dont la fréquentation est appelée à fournir la mesure de l'utilité d'une Université flamande, risque de mettre beaucoup de Flamands devant le dilemme : Gand ou Louvain ? Les passions du moment n'entraîneront-elles pas bien des catholiques à répondre : Gand ? La foi de l'élite intellectuelle flamande pourrait en pâtir, et rapidement. Le mouvement flamand, contrairement à l'intention très droite des catholiques qui l'appuient et qui y voient de bonne foi un moyen de promouvoir la religion, aurait ainsi servi la cause de la déchristianisation, et de la déchristianisation la plus efficace, celle des classes dirigeantes. Ce ne serait pas la première fois qu'une réforme tournerait contre ses partisans. Nous serions les premiers à le déplorer.

abbé R. G. VAN DEN HOUT.



Pourquoi Trotsky dure

La révolte de Cronstadt est donc définitivement étouffée, nous dit-on. Me croirez-vous ? Je l'avais prévu dès qu'elle éclata. Oui, vous me croirez, car voici mes raisons.

Je n'ai pas confiance en ces révoltes de périphérie : Crimée, Sibérie, Baltique ou Mer Blanche. On n'en prend presque jamais les chefs, car au dernier moment ils disparaissent, seuls ou suivis de leurs troupes, qui vont crever de faim ou de misère à Constantinople ou ailleurs. Notez qu'ils se ménagent toujours une ligne de retraite facile. Alors, ils tiennent rarement jusqu'au bout et, au premier revers, cédant au découragement, ils abandonnent...

Trotsky et ses séides n'en ont pas, eux, de ligne de retraite. Où voulez-vous qu'ils aillent se reposer des fatigues que leur impose l'édification du monde nouveau, commencé par la destruction de l'ancien ? Ces gens-là jouent quitte ou double et luttent, littéralement, pour sauver leur peau. Dès lors, leur énergie se trouve décuplée ; ils ne reculent devant aucun moyen : payent, menacent, massacrent, terrorisent.

Je n'aime certes pas le bolchevisme, mais convenez que l'énergie farouche des dictateurs de Moscou est digne d'une meilleure cause. Et, tenez, supposez-la, cette énergie, au service d'une idée belle et bonne, ... eh bien, non ! ils n'y seront plus....

C'est l'éternelle histoire de la vie et du monde. Pourquoi donc le mal est-il si souvent servi par l'énergie, l'audace, la décision, l'esprit d'organisation et de suite, apanage des « enfants du siècle » — alors que les « fils de la lumière » tremblent, hésitent, posent au scepticisme, se démolissent entre eux et rougissent de leur titre d'héritiers du royaume ?

Diogène cherchait un homme. Educateurs, en formez-vous ?

Le vieux philosophe.

Le célibat ecclésiastique et religieux

L'été dernier, les hasards des déplacements de vacances me firent connaître une dame russe, née dans le schisme et convertie à la vérité catholique. Comme je lui demandais les raisons de la croyance nouvelle, où son âme avait trouvé avec la certitude la paix et le bonheur, elle me donna cette réponse remarquable : « J'ai fait la comparaison entre les popes avec qui j'avais été en rapport et le clergé catholique, j'ai constaté la supériorité unique de vos prêtres ». Et comme je lui demandais quel était, à son sens, le principe caché des vertus qui mettent hors pair notre clergé : « Les prêtres catholiques, me dit-elle, ont fait le vœu de chasteté ; la continence est la source de leur désintéressement et de leur esprit d'évangélisation. Ils sont apôtres, parce qu'ils ne se marient pas ».

Cette observation si pénétrante m'est revenue à l'esprit ces derniers jours, comme m'arrivait l'écho des attaques auxquelles certaines gazettes se livrent contre le célibat de nos prêtres et de nos religieux, à propos d'un « scandale clérical ». Et les remarques d'une âme droite venue à l'Église romaine à

travers les préjugés épais et obstinés de l'orthodoxie grecque me paraissent venger notre clergé des outrages dont les champions de la morale laïque ont la générosité de l'abreuver, dès que se produit, dans ses rangs, l'une ou l'autre défaillance individuelle. Car cette remarque donne au moins, un des motifs de ce célibat volontaire dont des esprits étrangers à nos croyances méconnaissent singulièrement la grandeur, la noblesse et les bienfaits.

Étant donnée l'ignorance presque totale qui règne en cette matière, il n'est pas inutile, certes, de rappeler brièvement les raisons qui justifient le vœu de continence. Non point que nous nous imaginions, en les donnant, convaincre des hommes qui rejettent notre Credo, et même certains préceptes de notre morale. L'état de vie dont nous nous faisons l'apologiste se relie trop intimement à des croyances qu'ils répudient, il fait trop étroitement corps avec elles, pour qu'il leur soit possible de l'approuver sans réserve. Mais nous pouvons espérer que des esprits ouverts et impartiaux voudront reconnaître que le vœu de chasteté n'est pas « une folie », qu'il se fonde sur des raisons solides et agit dans le sens de l'ennoblissement de notre pauvre espèce humaine, dans le sens aussi du progrès social.



Qui donc s'aviserait de nier la réalité de ce que le langage chrétien dénomme la « concupiscence de la chair » ? Qui nierait les dangers pour la vie morale individuelle de ce feu qui nous brûle les veines dès l'éveil de la puberté ? Qui se refuserait à en voir le caractère nocif dans le domaine social ? Le christianisme attribue au péché originel cette rupture d'équilibre qui fait que, en nous, les appétits inférieurs se révoltent contre les facultés caractéristiques de l'homme. Il en voit la cause subordonnée, mais combien active, dans l'atavisme, dans l'héritage de tendances désordonnées que nous valent les fautes personnelles de nos ascendants et même dans les faiblesses dont notre vie individuelle n'est presque jamais indemne. La chasteté, voulue et décidée d'une manière définitive par un vœu qui consacre à Dieu ce sacrifice, constitue le remède le plus énergique et le plus radical, quoique facultatif, à cette concupiscence qui est la plaie toujours vive, toujours brûlante, au flanc de notre humanité fragile. Et dans la mesure où nous savons éteindre en nous les ardeurs charnelles, dans la même proportion nous nous ouvrons à la vie de la grâce : nous nous détachons du péché et de ses jouissances sensibles, pour nous élever à la vie divine à laquelle Dieu nous a appelés dès l'origine, par une vocation gratuite et que le Christ nous a restituée par le sacrifice de la Croix. On voit que le vœu de chasteté se rattache à l'essentiel de la dogmatique chrétienne. Notre réparation et notre progrès dans l'ordre de la grâce ne se réalisent que par notre incorporation personnelle au Christ. Nous nous approprions ses mérites, nous recevons les grâces dont Il est la source, ou, pour reprendre la langue de l'École, la cause efficiente et exemplaire, en reproduisant par notre activité libre l'existence même qu'Il a menée, ses sentiments, ses intentions, ses volontés ; en nous revêtant de son humanité douloureuse et mortifiée. Saint Augustin disait : *Per hominem Christum, tendis ad Deum Christum*. Le Christ fut chaste ; pour l'imiter pleinement et s'assimiler parfaitement à Lui, il convient que des âmes de choix se vouent comme Lui à la chasteté.



Et puis, le vœu de chasteté a une vertu méritoire et expiatoire. Il consiste, comme l'observe saint Thomas, dans un

« holocauste » (1), dans un sacrifice que l'on fait à Dieu. Car on y renonce — dit encore l'Ange de l'École — « aux plus grandes jouissances du corps ». Et, par suite, on consacre à Dieu son corps, de même que par la pauvreté on fait le sacrifice des biens extérieurs, et par le vœu d'obéissance on Lui offre l'holocauste de sa volonté propre. La créature humaine, par les trois renoncements, est ainsi, tout entière, consacrée à l'Être parfait, au Dieu béni, digne de tout amour et de tous sacrifices. Et cet acte de religion mérite et expie, soit pour le sujet qui le produit, soit pour tous les autres hommes. Osera-t-on dire que cette intention est égoïste et basse, qui amène un jeune homme à l'âge où les passions sont dans leur fougue, une jeune fille qui pourrait rêver du mariage et de ses joies légitimes, à faire un sacrifice peut-être douloureux, pour le rachat et le salut de leurs semblables ? Ozanam ayant assisté à l'office de nuit de la grande Chartreuse écrivait : « J'ai songé à tous les crimes qui se commettaient à cette heure-là dans nos grandes villes : je me suis demandé si véritablement il y avait là assez d'expiation pour effacer tant de souillures ». Cette grande âme d'une flamme si généreuse avait saisi une des raisons profondes du célibat de nos prêtres et de nos religieuses.



Peut-on nier les fruits de dévouement et d'abnégation que produit ce retranchement des jouissances sensibles ? Comment un prêtre, digne de ce nom, pourrait-il encore exercer sa paternité spirituelle, avec une égale générosité, envers toutes les âmes qui lui sont confiées, s'il commençait par attacher son cœur et limiter ses affections à une femme et aux enfants qu'elle lui donnerait ? Croit-on que les préoccupations matérielles, les soucis d'argent, le désir d'établir les siens, lui laisseraient la liberté de se dévouer, totalement et sans réserve, à la famille spirituelle que constitue sa paroisse ? Et que l'on se reporte à nos religieuses dans les hôpitaux et les hospices, à nos missionnaires dont les ministres anti cléricaux ne peuvent s'empêcher d'exalter l'oubli de soi et l'héroïsme. Pense-t-on que le vœu de chasteté y soit étranger ? Ne saisit-on pas qu'il en est le ressort caché ? Ne voit-on pas que ces retranchements pénibles sont la condition d'un épanouissement d'activité de vie et d'abnégation, comme la taille de l'arbre fruitier est la raison même de sa fécondité ?



Peu après l'invasion allemande, je me mis à parcourir en tous sens les campagnes des environs de Liège afin de constater les dégâts causés par le cyclone qui s'était abattu avec la fureur de ses débuts. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de poser cette question au curé de l'un ou l'autre village, où des tombes fraîches de fusillés attestaient le crime de l'envahisseur : « Et vous, Monsieur le curé, où étiez-vous, alors que les habitants, y compris le plus souvent le bourgmestre, avaient pris la fuite ? » — « Mais j'étais resté à « les » attendre dans mon presbytère » ou bien : « J'étais allé à « leur » rencontre sur la route d'Allemagne », ou bien encore : « Moi, je soignais « leurs blessés », ou enfin : « J'étais collé au mur avec les otages ». — Et vous n'aviez pas peur ? — « Oh non, je ne laissais personne après moi, ni femme ni enfants. Rien ne me retenait de « leur » dire ce que je pensais d'eux ».

(1) 2^a 2^{ae}, qu. 186, a. 7.

En ce temps-là, les éloges ne tarissaient pas en l'honneur de notre clergé. Les hommes les plus étrangers à notre foi sentaient la force morale qui habitait dans ces poitrines de prêtres, sous la soutane parfois rapiécée de ces humbles curés de campagne. Plus tard, on exalta les innombrables prêtres et religieux qui se dévouaient aux œuvres les plus périlleuses du patriotisme, qui faisaient passer le fil à des milliers de jeunes gens, qui organisaient la presse clandestine, qui s'exposaient, chaque jour, dans les services de renseignements. On saluait l'énergie hautaine de notre épiscopat et la superbe intransigeance de notre grand Cardinal. Le clergé était l'âme même de la Patrie dans sa résistance obstinée aux brutes qui la violentaient.

A-t-on réfléchi que la source cachée de cet héroïsme si simple et si fort se trouvait dans l'esprit de sacrifice que requiert l'esprit de chasteté ? Et il a suffi que l'une ou l'autre défaillance accidentelle — et dont d'ailleurs la justice régulière doit encore établir la réalité et le degré de gravité — ait pu se produire pour que toute la meute se soit déchaînée...

Je le demande : est-ce équitable ? est-ce généreux ? est-ce même propre ?

Quant à moi, je ne le pense pas.

EDG. JANSSENS

Professeur à l'Université de Liège.

Paul Bourget

« La séance continue »... C'est le mot qui me vient à l'esprit en fermant l'*Ecuyère*, le dernier roman de M. Paul Bourget. Et je m'assure si réellement il sort de presse. En effet : « Copyright 1921 by Plon-Nourrit et Cie ». C'est bien après la guerre qu'a été publié ce volume qui ne contient pas, je pense, une allusion à l'épouvantable cataclysme qui a secoué le monde.

C'est une histoire sentimentale analysée avec cette acuité de vue et cette persévérance auxquelles le Bourget de *Cruelle Enigme* et du *Disciple* nous a habitués. Et cela nous reporte à vingt ans en arrière, à l'époque où l'on s'intéressait à ces complications psychologiques, parce qu'on vivait en paix, que la civilisation était trop en progrès pour qu'une guerre fût encore possible si ce n'est aux confins de l'Europe ou plus loin, quelque part aux colonies, et que les seules luttes capables de nous émouvoir étaient les tourments et les combats intérieurs d'une jeune fille doutant de son fiancé ou d'une jeune femme hésitante devant l'adultère.

Au fait, aujourd'hui, y a-t-il quelque chose de changé ? — Non, la séance continue. Quelques millions de morts, quelques milliers de villes ou villages détruits, quelques milliards de francs perdus, qu'est-ce que cela ? Il faut vivre, n'est-ce pas, et vivre c'est aimer ; vivre, pour Jules de Maligny, c'est flirter avec deux ou trois femmes à la fois ; vivre, pour miss Hilda Campbell, l'une de ses victimes, c'est savoir si Jules l'épousera ou non, c'est — qu'on excuse cet hégélianisme — se tuer quand elle apprend que Jules l'a trahie.

On aura beau me dire que l'aventure écrite dans l'*Ecuyère* se passe en 1902, qu'il ne pouvait pas y être question de la guerre, qu'un romancier a le choix de l'époque comme celui du sujet. On ne m'ôtera pas de la tête que le livre de Bourget retarde, que c'est un ouvrage « posthume », que, quand on s'appelle Bourget et qu'on a eu l'habitude de mêler à ses inventions romanesques les plus grandes idées de son temps, on a tort de nous servir trois cent dix pages d'amour et d'équitation, d'amour équestre et d'équitation amoureuse.

Non, ceci ne vaut pas *Le Disciple*, *Un Divorce*, *L'Emigré*, *Le Démon de Midi* et autres « Etapes » de la magnifique marche, un peu solennelle parfois, de Bourget à travers le monde des grandes idées.

Il semblait que, dans chaque nouveau roman, Bourget dût attaquer de front l'un des gros problèmes qui tourmentent l'humanité contemporaine et en faire ressortir vivement tous les aspects en le mêlant étroitement à des aventures d'une grande intensité dramatique. Il avait ainsi amené la clientèle mondaine de ses lecteurs, aguichés

autrefois par ses études de physiologie amoureuse, à réfléchir sur de graves questions sociales, philosophiques et religieuses.

Il revenait bien de temps en temps à ses premières amours — c'est le cas de le dire — et, dans certains recueils de nouvelles il s'amusa à reprendre sa plume d'antan, à déployer sur sa table la carte du Tendre, pour y suivre les « Détours du cœur » dans d'infinies « complications sentimentales ».

Mais voici donc tout un roman de cette psychologie de détail où l'analyse des sentiments recommence toujours, piétinant sur place, semblable — pour rester dans le ton du sujet — à un cheval qui, au lieu de galoper, s'ébroue, se cabre et caracole, battant incessamment de ses sabots ferrés les mêmes pavés.

Et sans doute, il est fringant, ce pur-sang, il est plein de vie et d'amour, et ses ruades font jaillir de jolies étincelles. Mais ne ferait-il pas mieux de courir ?

Trop souvent, au long de ces trois cents pages, Bourget exécute des voltes et des virevoltes, il tourne dans le manège des sentiments, il pousse des pointes sur des chemins de traverse, fait des digressions sur la chasse à courre, sur le *slang*, cet argot anglais, s'adresse directement au lecteur comme le faisaient les romanciers romantiques, Victor Hugo et Balzac, et — ce qui est plus étrange chez lui — se justifie de raconter les choses comme il le fait, plaide les circonstances atténuantes pour l'abus des termes britanniques et s'excuse de faire de la philosophie à propos d'une frivole anecdote de la vie parisienne d'il y a vingt ans.

Et sans doute, tout cela est intéressant, mais cela nous change un peu du Bourget de *L'émigré*, où le personnalisme de l'auteur ne se permettait aucun écart, où toutes les descriptions étaient faites à travers les personnages, où les idées philosophiques jaillissaient spontanément du dialogue et éclataient des faits eux-mêmes.

Ici, l'intérêt se trouve dans les à-côté de l'intrigue plus que dans le fond même du sujet. Il y a une opposition bien marquée entre la loyauté et l'énergie anglaises de la jeune fille et la légèreté parisienne de son fiancé.

A vrai dire, il n'y a pas de lutte dans l'âme même de ces deux personnages. L'un ne vise qu'à séduire, et c'est tout. L'autre aime loyalement, ingénument, sans se défier, mais, se rendant compte qu'elle ne pourra épouser ce jeune homme de grande famille, elle continue à le fréquenter, se fiant à sa promesse de ne plus parler d'amour. Elle a beau être anglaise, elle est trop naïve en croyant que l'amour n'a que ce moyen pour se révéler.

Quand elle comprend enfin à quel méprisable tentateur elle a eu affaire, elle se tue. Ce suicide gâte ce beau portrait de jeune fille : il est en contradiction avec son caractère positif, sérieux, franc et énergique.

Ce qui nuit encore à la vraisemblance, c'est qu'elle se soit engagée si à fond sans connaître rien de précis sur la façon de vivre de son fiancé, sans le moindre renseignement sur son compte, sans la moindre enquête sur ses sentiments religieux.

C'est une protestante, sans doute, mais qui lit la Bible ; conçoit-on que le point de vue religieux l'ait si peu préoccupée dans une affaire qui doit décider de toute sa vie ?

Et ceci m'amène à regretter que Dieu tienne dans ce roman si peu de place. La religion catholique y est en assez piètre posture, représentée par une vieille dame aristocratique, une « émigrée à l'intérieur », qui a ses habitudes régulières de piété, mais qui a mal élevé son fils.

Il y aurait cependant lieu, dans un sujet pareil, de montrer combien la religion aplanirait ces difficultés sentimentales. Si Dieu, fin suprême de l'homme, tenait réellement dans l'intelligence de cette héroïne si sympathique la place à laquelle il a droit, elle n'en serait jamais arrivée à se laisser envahir à ce point par une passion déraisonnable et, au jour de la désillusion, elle aurait, au lieu de recourir à un suicide plus déraisonnable encore, trouvé dans sa foi le courage d'accepter l'épreuve et de changer la direction de sa vie. Quel beau sujet, digne de tenter un Bourget !

Il a malheureusement préféré mettre la religion à la portion congrue et écrire un roman, qui pouvait tout aussi bien être l'œuvre d'un incroyant.

PAUL HALPLANTS.

P. S. La *Revue des Lectures* de l'abbé Louis Bethléem, m'apprend que *L'écuyère* est un livre écrit il y a dix-huit ou vingt ans et paru dans les *Annales* sous le titre : *Mal d'autrui n'est que songe*. Ainsi, je me suis fait prendre à ce camouflage d'un vieux roman destiné à mettre sur les dents les critiques avides d'étudier l'évolution d'un auteur ! A

l'abbé Bethléem, lui, ce Sherlock Holmes de la littérature, on « ne la fait pas » ; il a tôt découvert le tiroir d'où sort ce papier jauni.

Mais alors, tout s'explique, et les analyses infinies et fastidieuses, et, bien que ce soit écrit après la conversion de l'auteur — la neutralité religieuse scrupuleusement observée : c'était destiné aux *Annales* ; il fallait se mettre au ton de la maison.

P. H.

On s'abonne
à
La revue catholique
des idées et des faits
60, rue Vital Decoster, Louvain

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser
38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Lettre d'Irlande

Dublin, avril 1921.

Les incidents journaliers de l'oppression : assassinats, incendies, perquisitions, pillages, arrestations, éclipsaient à la longue le fond de la question irlandaise, qui est le droit d'une nation de disposer librement d'elle-même.

Durant la guerre et jusqu'à la veille de l'armistice, les politiques de tous pays, Poincaré, Lloyd George, Asquith proclamaient à l'envi ce droit et le cornaient à l'univers entier. Aujourd'hui, le Cardinal Bourne s'aperçoit que la *self-determination* est une supercherie, un trompe-l'œil, *a catch word*. Mais, en 1918, les Irlandais prirent au mot les hommes d'État et firent des élections parlementaires un véritable plébiscite où ils se prononcèrent nettement contre la continuation de l'Union avec la Grande-Bretagne.

Malgré les efforts de l'armée d'occupation qui s'efforça par tous les moyens d'entraver la propagande nationaliste, les partis de l'indépendance emportèrent 79 sièges et obtinrent un total de 1.211.516 suffrages, tandis que tous les autres groupes réunis ne recueillirent que 315.395 votes et 26 sièges.

Les élections municipales de janvier 1920 confirmèrent et renforcèrent ce verdict : 1.829 nationalistes furent élus contre 366 unionistes.

Même résultat en juin, aux élections des comtés : sur 33 Conseils, 29 échurent à Sinn-fein, c'est-à-dire tous les comtés de 3 provinces et 5 des 9 comtés de la quatrième province l'Ulster ; parmi les 3.427 conseillers élus, 386 seulement étaient unionistes.

Ces élections consécutives, dans lesquelles la politique nationale paraissait toujours au premier plan, prouvent sans contester la volonté inébranlable de l'Irlande de se libérer du joug étranger. Le nombre d'unionistes qui se sont détachés de leur parti à cause des méthodes barbares employées contre leur pays doit être important : le terrorisme anglais est en train de produire l'unanimité parmi nous.

Le sort des députés et des conseillers nationalistes n'est guère enviable en ce moment. On suppose que leurs têtes sont mises à prix, comme jadis ici celles des prêtres. Les gendarmes importés d'Angleterre peuvent tuer impunément ; le seul cas de poursuites pour homicide est celui d'un officier nommé Harte, qui assassina sur la grand'route le chanoine Magner ; l'officier fut déclaré fou, mais il continue d'assister au mess de ses camarades de Cork.

Depuis le 1^{er} janvier 1920, les Anglais ont exterminé ainsi 203 civils, et ce chiffre ne comprend pas les victimes tombées accidentellement au cours des opérations militaires ; il s'agit uniquement d'assassinats commis de sang-froid, dans les maisons, dans les rues, dans les cours des fermes, et d'ordinaire pendant la nuit.

Vous savez comment des policiers tuèrent le Lord-maire de Cork, Mc Curtain ; l'enquête qui suivit ce meurtre démontra à l'évidence la culpabilité des agents ; il fut donc décidé de supprimer dorénavant les enquêtes de ce genre, et les sicaires ont maintenant carte blanche. Récemment les Anglais tuèrent le Lord-maire de Limerick et son prédécesseur, chez eux, sous les yeux de leurs femmes. Si votre Bourgmestre de Bruxelles avait eu affaire aux Anglais, il n'eût probablement pas vécu pour recevoir des décorations.

On s'explique difficilement cette férocité. On se demande, par exemple, pourquoi les camions militaires font feu sur des groupes d'enfants ou sur de paisibles travailleurs des champs. Mais il importe de se rappeler que dans le nombre des agents envoyés chez nous il se trouve un mélange de repris de justice et de forçats (choisis exprès pour cette besogne) et que le gouvernement ou le pillage leur fournit à satiété de l'alcool. Le Cardinal Logue appelle une de leurs casernes « un nid de brigands et d'assassins ». Les Black and Tans ont tourné leurs mitrailleuses sur une foule de 15.000 personnes qui assistaient à une partie de ballon, à Croke Park, tout près d'ici ; ils ont tiré, l'autre jour, sur les habitants de Cahore qui entendaient la messe à l'église ; ils ont brûlé la cervelle à une demoiselle de 25 ans, Marie Harley, qui se sauvait de la maison de son oncle à laquelle ils venaient de mettre le feu...

Comme l'observe le Rapport de la Commission américaine, il n'est pas un crime imputé aux Allemands en Belgique que les Anglais n'aient commis en Irlande, depuis quelques mois. Je ne sache pas cependant que les Allemands aient soudoyé des policiers et les aient pourvus de masques pour aller supprimer nuitamment les gens qu'ils soupçonnent de trop de patriotisme. Le même Rapport constate que les forces britanniques ont eu recours à la torture contre leurs prisonniers. Hélas ! oui ; la mère de Kevin Barry dit que son enfant, avant d'être pendu, avait eu le bras disloqué par les tortionnaires ; d'autres mamans ont eu de la peine à reconnaître les cadavres mutilés de leurs fils.

Il faut espérer que les criminels de tout grade qui organisent ces atrocités ou les encouragent par leur tolérance, seront punis comme ils le méritent.

P. Mc CARTHY.

LE CARNET DE L'AMATEUR

Quelques critiques

J'ai ouï dire de-ci, de-là, que la *Revue Catholique* gagnerait à hospitaliser un peu moins de littérature et un peu plus d'actualité. Voilà une dissociation affligeante et, comme elle est trop familière à nos amis, il ne sera pas inopportun, ce me semble, d'en parler une bonne fois, avec la franchise que recommande précisément l'amitié.

Il est, hélas ! bien vrai que l'actualité ne s'accommode guère d'une expression littéraire. L'actualité est une petite dame pressée, toujours inquiète de se faire connaître, en vitesse et en négligé. Allez donc rêver de lui façonner de beaux atours, de la parer d'une robe gracieuse et à sa convenance ! Elle vous échappe avant même d'être coiffée.

Les artistes la connaissent si bien, qu'ils la délaissent. On les raille parfois de se passionner pour les larmes d'Andromaque ou pour la colère d'Achille, quand chaque journée leur offre un amas de faits divers à conter joliment. Mais il ne leur est pas possible de faire autrement, car le fait-divers ne tolère point qu'on retarde sa publication pour le vain souci de l'écrire en bon français. Telle est la misère initiale, essentielle et profonde du métier de journaliste.

Seulement, la *Revue Catholique* n'est pas un journal. En paraissant toutes les semaines, elle se doit de réconcilier les vieux ennemis, l'actualité et la littérature. Et voilà ce qu'il semble que devraient désirer nos amis : une expression soignée, exacte, voire élégante, à tous les faits divers du monde, depuis l'agitation communiste en Allemagne, jusqu'à la dernière fantaisie de M. Destrée.

Mais peut-être que pour nos amis, comme pour la majorité des hommes de ce triste siècle, la littérature est tout autre chose. Le romantisme a fait une réputation déplorable aux Lettres. En mettant en honneur les tirades, les pathos, les monstrueuses exceptions psychologiques et les rengaines sentimentales, il a fait croire à bien des gens que la littérature était une sorte de jouissance pour détraqués, le premier et le moins nocif des paradis artificiels. On commença par elle et l'on finit par l'opium ou la cocaïne. Sans doute il en est souvent ainsi, car le romantisme n'est pas mort. Mais c'est une grosse erreur de croire qu'il n'est plus possible d'aimer les Lettres comme Bossuet et Fénelon, et un péché d'ignorer que M. Charles Maurras les pratique sans déchéance.

La littérature commence à l'expression précise et pleine d'une pensée ou au récit exact et bien ordonné d'un fait. Elle s'achève et se couronne aussitôt que se glissent dans cette expression ou dans ce récit le rythme et l'harmonie. Qu'y a-t-il de byzantin dans tout cela ?

Mais la critique, il faut bien l'avouer, avait une autre portée que celle que nous avons feint de lui donner jusqu'ici.

Ce n'est pas seulement au beau langage qu'on en a, mais encore aux disputes académiques et même — juste ciel ! — aux études spéculatives. C'est ranger bien vite au rebut les dialogues platoniciens et la Somme théologique. Or, jamais plus qu'à cette époque, nous n'avons eu davantage besoin d'études spéculatives et de méthodes académiques. La grande querelle sociale de l'heure présente, si elle est d'un ordre assez vulgaire chez le peuple, est d'ordre intellectuel chez les chefs du peuple. Comment résoudre, je vous prie, les actuelles questions de la propriété, de l'autorité, du régime politique, de l'élection et mille autres, sinon par la spéculation ?

Quand on retourne aux grands livres des siècles passés et jusqu'aux philosophes grecs, on demeure ébahi de la vanité des faits. Les constructions intellectuelles d'une tête réaliste comme celle d'Aristote sont plus utiles à l'humanité que l'annotation des événements de vingt-cinq siècles d'histoire et les actualités dont on pourrait remplir la *Revue Catholique* seront oubliées depuis longtemps, que des hommes se nourriront encore des études spéculatives de S. Thomas d'Aquin.

Quant à l'académisme, il est bien aisé d'en médire, il est surtout très aisé de s'en passer. Notre époque n'a rien d'académique. De même qu'il est de mode de laisser voir un certain débraillé dans la mise et une nonchalance que l'on dit charmante, dans les attitudes, on se flatte de mépriser la logique, de ne rien attendre de la dialectique et de s'en remettre à l'intuition, ineffable bonne-à-tout-faire, pour mener sa vie, connaître le vrai et arriver à l'omniscience. Beaux temps de l'Académie, où les jeunes gens apprenaient par de longs détours à apprendre d'abord, et puis les vérités bien établies, étayées par de forts syllogismes, que des maîtres, encore dignes de ce nom, leur révélaient ! Beaux temps, où l'on trouvait des idées non pas en suçant son pouce, en fumant une cigarette, ou en priant la déesse Intuition,

La revue catholique des idées et des faits publiera régulièrement des lettres de l'étranger.

mais en méditant, en cherchant et en patientant ! Que tout cela est défunt et qu'il nous serait profitable que cela ressuscite !

Mais en écrivant tous ces regrets et ces points d'exclamation, le soupçon me prend que je ne suis peut-être pas de bonne foi. Ce que l'on demande aux collaborateurs de la *Revue Catholique*, ce n'est pas de parler la langue nègre, de mépriser les bons raisonnements et de conter de palpitants faits-divers. C'est de se garder du byzantinisme, des questions vaines et des problèmes que Sirius débat de temps en temps avec les autres étoiles. Encore que nous puissions répliquer qu'il n'est point de questions vaines, il faut pourtant bien convenir qu'un tel désir n'a rien d'extravagant.

Mais il me fallait un peu le mal comprendre pour me fournir occasion de bavarder à mon aise aujourd'hui, selon qu'il est permis et comme il convient pour le repos de nos lecteurs. Car il n'est point bon que les hommes lisent les austères revues sans respirer, et les paroles vaines qui interrompent parfois le discours des doctes ont du moins cet avantage de pouvoir être entendues sans effort et de constituer une sorte de reposante transition entre deux gravités.

JEAN VALSCHAERTS.

P. S. — Le monotypiste est sans pitié. Je ne relèverai qu'un de ses méfaits. Il me fait dire que Pascal a utilisé Milton. C'est Milton que j'avais écrit. Que l'on ne dise plus après cela que le Belge ne connaît pas les littératures étrangères. Il en abuse !

Morale et sociologie

Tout le monde a une morale.

Parce que chacun se fait une idée du but de la vie et oriente ses actes vers ce but.

Combien pourraient dire de la morale ce que disait de la prose le Monsieur Jourdain de Molière : « Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ».

Beaucoup ont une morale qui s'imaginent n'en pas avoir.

Mais si tout le monde a une morale, multiples et diverses sont parmi nos contemporains les conceptions de la moralité.

En effet, la manière d'entendre le but de la vie et les moyens d'atteindre ce but diffèrent suivant les individus, les idées philosophiques et religieuses qui commandent leur activité, les groupes dont ils font partie.

Il en est qui professent ou pratiquent la morale utilitaire du plaisir, d'autres la morale impérialiste du surhomme — de « l'homme de proie » comme l'a nommé d'un mot pittoresque William James — d'autres la morale évolutionniste ou humanitaire de Spencer ou de Comte, d'autres encore la morale pessimiste de Schopenhauer.

Nous pourrions allonger l'énumération aux dépens du lecteur, car le dix-neuvième siècle dont nous sommes les fils, a vu éclore, fleurir et pâlir des doctrines morales infiniment nombreuses et variées, fleurs au parfum subtil — songez à un Anatole France — ou bien au parfum capiteux — songez à Nietzsche — parfois éblouissantes, parfois douces au regard, dangereuses par leurs charmes séducteurs.

Notre morale à nous, est la morale chrétienne, vieille et toujours jeune, aussi élevée dans ses principes, aussi efficace dans son application à l'existence, et à toutes les existences, aux plus humbles comme aux plus splendides, qu'aux jours lointains où le divin Maître en jeta la semence féconde sur

le sol de la Palestine ; supérieure d'une supériorité transcendante, à toutes les autres morales passées ou présentes, tellement que les plus illustres parmi les incroyants de bonne foi — rappelez-vous les pages de Taine — se sont plu à lui rendre un éclatant hommage.

Enfants, nous nous entraînons à la discipline qu'elle nous prêche en apprenant notre petit catéchisme ; jeunes gens, nous nous exerçons à mater l'exubérance de nos forces physiques et intellectuelles et à les rendre utiles dans l'ordre ; l'âge mûr, par l'expérience acquise de nous-mêmes, des hommes et des choses, nous fait mieux apprécier les intimes ressources de cette incomparable morale. Elle est devenue nôtre comme le sang de nos veines, elle règle les battements de notre cœur et rythme notre vie.

Nous la vivons cette morale, chaque jour et chaque heure ; c'est elle qui inspire et colore nos moindres actes.

Mais l'homme est par nature un être social. Les anarchistes mêmes pour la plupart le reconnaissent et le proclament. L'homme n'est pas né isolé ; et sa subsistance, son développement, son progrès veulent la société. La famille, la profession ou le couvent, le village ou la cité, la patrie : autant de sociétés dont nous faisons nécessairement partie.

C'est au sein de ces groupements sociaux que nous sommes appelés à vivre notre morale chrétienne, et non à la manière de Robinsons jetés sur une plage déserte.

De cette nature sociale dont l'homme ne peut se dépouiller — sorte de tunique de Nessus — résulte le grand fait de la solidarité si souvent mis en relief par la sociologie.

Et cette solidarité engendre une double conséquence : la société agit sur nous, nous réagissons sur la société. Interdépendance constante à laquelle nul n'échappe. C'est une étude passionnante que de la suivre dans ses complexités, de voir le jeu de facteurs multiples tisser et retisser sans cesse la trame bariolée de la vie sociale.

Tous les préceptes moraux n'ont pas même importance ni même universalité.

Il est des applications de lois morales qui varient suivant les temps et les lieux. Ainsi les usages peuvent être tels dans une société donnée qu'il ne nous soit pas permis de nous dispenser de certaines démarches sans manquer à nos devoirs de justice et de charité. Voulez-vous un autre exemple ? L'organisation syndicale a pris aujourd'hui une si grande importance qu'il n'est pas admissible que patrons et ouvriers chrétiens s'en désintéressent. S'abstenir, c'est se soustraire à la tâche, pénible sans doute, mais urgente, de la restauration professionnelle. Il y a vingt-cinq ans, l'on n'aurait pas raisonné de la sorte, tant étaient faibles encore les essais de groupement syndical dans notre pays.

Mais il est d'autres obligations morales que le christianisme nous impose quel que soit le milieu où nous vivons : telles les lois essentielles qui régissent la société familiale. L'Eglise ne tolère ni la polygamie, ni le divorce, ni l'adultère, ni la répudiation des fins du mariage.

De ces lois intangibles l'Eglise a reçu le dépôt et elle l'a fidèlement gardé. Pour le conserver intact elle a affronté la colère d'un Henri VIII et d'un Napoléon. Elle a préféré le

schisme à l'abandon d'un principe. Elle a tracé la ligne de conduite à ses fils comme le Christ lui avait donné l'exemple à elle-même : nulle transaction quant à la morale évangélique.



Cette morale, que nous devons pratiquer à travers tous les milieux, est plus ou moins aisée à traduire en actes suivant l'ambiance sociale.

Il n'est pas douteux que la loi de la chasteté est plus difficile à observer dans une société comme la nôtre qu'elle ne le serait dans une société organisée chrétiennement.

Réfléchissez un instant aux mille séductions sensibles qui se lèvent sur nos pas et sous nos yeux et que la liberté érigée en dogme rend chaque jour plus provocantes : théâtres, cinémas, romans, toilettes, tout conspire contre cette vertu de tempérance qui doit tenir sous le joug de la raison et de la volonté soutenue par la grâce les frémissements jamais domptés de nos appétits charnels.

La loi demeure la loi, mais elle requiert aujourd'hui une vertu plus forte.

De même que, pour avoir et élever une nombreuse famille, il faut plus de vertu dans une société compliquée comme la nôtre où la lutte pour la vie bat son plein qu'il n'en fallait dans une société patriarcale où les enfants étaient pour la famille un facteur de prospérité matérielle, tant surabondaient les richesses naturelles qui ne demandaient qu'à être exploitées.

Il en est des milieux sociaux comme des tempéraments individuels; ainsi que le milieu, le tempérament rend telle ou telle vertu plus ou moins aisée ou difficile.

A un lymphatique l'activité laborieuse demandera de constants efforts sur lui-même. Un sanguin ou un nerveux devra se surveiller de près s'il ne veut céder à l'impatience et à la colère. Aux uns la sobriété est dure, aux autres elle ne coûte rien.

La psychologie éclaire le problème individuel, la sociologie le problème social.



J'en viens à deux conclusions bien simples.

D'une part il nous faut une vertu assez forte pour que, la grâce aidant, nous puissions passer indemnes à travers les difficultés que multiplie le milieu social contemporain. Pareille vertu ne s'acquiert et ne se conserve que par une vie intérieure intense. Aussi les maîtres de la spiritualité insistent-ils sur la nécessité primordiale de la prière, des sacrements, de la mortification.

D'autre part nous devons agir sur notre milieu social afin de l'améliorer, de le transformer, de le rapprocher du type idéal d'une société pleinement chrétienne.

Le rayonnement de notre personnalité sera déjà une action.

En vertu de la loi de solidarité que nous évoquions tantôt, nous agissons nécessairement sur notre milieu. Nos paroles et nos actes, nos attitudes les plus secrètes et nos pensées les plus intimes — car nos pensées ont une tendance à se traduire en actes — ont tôt ou tard un retentissement sur la société dans l'espace et dans le temps, sur les vivants et sur ceux qui vivront quand nous serons descendus dans la tombe. Répercussion fatale, comme celle de la voix qui s'en va renvoyée de montagne en montagne en échos prolongés.

Cette répercussion sera un jour notre condamnation — « malheur à celui par qui le scandale arrive », — si elle n'est pour nous une source de bénédictions quand le Christ rendra à chacun selon ses œuvres.

GEORGES LEGRAND,

De la science, de l'histoire et de la mode

En dehors de l'Église catholique, il n'est pas une puissance au monde qui ne soit dominée par la Mode.

Le catholique, appuyé sur des dogmes immortels, a le privilège unique de pouvoir, sans danger, regarder la vérité en face. Seul, entre les hommes, il sait d'avance qu'aucun fait ne pourra jamais contredire sa foi. Ce mot de Mode n'évoque en général qu'une pensée frivole de ruban qu'on chiffonne, de gants chamois en beurre frais, de jupes qui se raccourcissent, se rétrécissent, tandis que les bottines montent et que les décolletages descendent. Mais à considérer de haut la marche de l'humanité dans les siècles, on voit changer avec le pli des robes les systèmes de philosophie et, comme les chapeaux se portent aujourd'hui sur les yeux pour descendre demain à l'extrême pointe de l'occiput, ainsi la pensée solennelle des maîtres en sagesse humaine alterne de l'objectivisme au subjectivisme, du réalisme à l'idéalisme, du matérialisme au spiritualisme avec une régularité égale à la candeur constante des oracles derniers-nés qui annoncent toujours qu'ils ont enfin trouvé la vraie formule définitive, celle qui libérera l'esprit humain et résoudra toutes les énigmes.

Le XIX^e siècle a été l'âge de la Science. Celle-ci a annoncé qu'elle était le progrès et l'état désormais immuable du développement humain. La Science met en effet une constance digne d'éloge à démolir à chaque génération les doctrines construites vingt ans auparavant ; les théories se succèdent par flux et par reflux comme le veston remplace l'habit, et la jupe entravée la crinoline rebondie ; en attendant qu'on rallonge l'un et qu'on regonfle l'autre.

Parmi les sciences qui dogmatisent sous l'égide infailible de la Science souveraine, l'Histoire se taille une part qui va en grandissant. Elle profite des découvertes d'une quantité de ses consœurs, de la Philologie, de la Numismatique, de la Paléontologie et Paléographie, de la Géologie, de l'Archéologie et d'autres dont il est inutile d'énumérer les noms baroques, puisque la plupart des lecteurs ne savent ce qu'ils désignent. Or l'Histoire est une traîtresse. Au lieu de s'unir à ses sœurs en « gie » et en « ique », pour proclamer le dogme de la Science infailible, elle met à nu toutes les petites faiblesses et les contradictions des hommes dans les formes diverses de leur activité. Elle montre les doctrines politiques et sociales se répétant à intervalles réguliers, limitées à un nombre restreint de conceptions fondamentales que la Mode toute puissante fait émerger successivement aux heures qu'il lui plaît. Elle montre les beaux-arts et les littératures faits d'emprunts combinés ; et les hommes tournant béatement en rond en criant au progrès. Nul ne soupçonnerait qu'il revient au même point où en étaient ses pères, si la perfide Histoire ne soulevait cyniquement les voiles.

Hélas ! *medice medica teipsum*, que le médecin se soigne lui-même ! L'Histoire étant humaine doit entrer dans la ronde et tourner avec les mêmes cris d'enthousiasme sur elle-même, en découvrant périodiquement les mêmes horizons. L'Histoire est une maîtresse de scepticisme que seul un catholique peut regarder en face, puisque seul il possède sur des fondements

de pierre inébranlables une vérité qui la dépasse. La foi est comme le bouclier poli grâce auquel le héros antique pouvait regarder sans broncher la Méduse pétrifiante. L'histoire de l'Histoire est un abîme où s'écroule tout ce que les hommes croyaient encore tenir. On commence à écrire cette histoire de l'Histoire, — en attendant le jour où l'on écrira l'histoire des historiens de l'Histoire ! Et cette étude amène les constatations les plus plaisantes — tragiques pour qui n'a pas d'autre vérité.

L'Histoire a une tendance à se prétendre la science des sciences. Elle y a quelque droit, puisqu'elle étudie le développement de toutes les sciences. Et l'Histoire, au XIX^e siècle, a posé des principes d'un dogmatisme très austère sur l'impartialité et l'objectivité qu'il faut à l'historien pour réaliser sa tâche sainte. Or qu'arrive-t-il ? C'est que les doctrines historiques oscillent comme des rouliers pris de boisson le long des routes le dimanche soir. Le Moyen Age était-il y a cinquante ans l'âge désordonné et pittoresque, abondant en erreurs et plein d'une anarchie sanglante dont les aspects hauts en couleur plaisaient à l'imagination romantique ; le voilà devenu depuis une génération presque le modèle où nos contemporains devraient puiser l'exemple ; une société organisée en corps dont la savante hiérarchie réalise une harmonie que nous ne connaissons plus. Les limites d'un article comme celui-ci ne permettent pas évidemment de faire des citations. Ceux qui s'intéressent à la question peuvent s'en référer à n'importe quel auteur de la jeune école et le comparer à Augustin Thierry.

Hier on ne voyait dans l'histoire que les guerres, aujourd'hui on la déclare dominée par les facteurs économiques. Demain, sans doute, les idées religieuses seront au premier plan pour céder ensuite aux changements atmosphériques.

Peut-on parler des fortunes diverses de la Révolution française, adorée et honnie d'abord, ramenée ensuite aux proportions d'un écroulement de maison lézardée d'où des maçons pas très adroits cherchent à tirer les matériaux d'une reconstruction ? Les « géants » de la Convention semblaient, il y a cinquante ans, les Titans du monde nouveau. Aujourd'hui la lunette s'est retournée, et vus par le gros bout, les colosses ne sont plus que des pantins sonores... Ils sont même moins que des pantins ; — le pantin est encore un être exceptionnel — et ils ne sont que des bourgeois médiocres. Jusqu'au jour où la lunette se retournera encore une fois.

Il est tel épisode dont il faudrait retracer les amusantes fluctuations ; tel que celui de Richelieu et Louis XIII, sur lesquels paraît au moins tous les vingt ans une étude approfondie. Alternativement le grand ministre écrase de son génie le personnage piteux du roi, ou bien c'est le soutien du prince qui fit le génie du ministre.

Contentons-nous de ces quelques exemples de l'histoire de France. Notre histoire nationale n'a pas encore été assez étudiée scientifiquement pour qu'on y voie très clair, quoique certaines fluctuations s'y sentent déjà. Tout change et reste de même. Rien de nouveau sous le soleil, disait-il y a vingt-cinq ou trente siècles un homme de bon sens qui présentait des garanties de jugement solide, car le Saint-Esprit l'assistait. Lorsqu'on a fait le tour des bâtisses humaines, on garde l'impression d'innombrables efforts vers « autre chose » qui soit mieux, et l'on ne voit que des répétitions de thèmes peu nombreux qui cherchent à se dissimuler qu'ils sont semblables.

Ne forçons pas la thèse : elle est trop belle pour que nous la gâtions. Il est difficilement contestable que depuis un bon

millier d'années, il y ait, en certains domaines, un progrès qui semble continu. Il est vrai que dans d'autres domaines il y a des retraits : qui nous rendra Phidias et Praxitèle ? Le cinéma nous donnera-t-il des Racine, et un Shakespeare naîtra-t-il de Charlie Chaplin ? Mais qu'est-ce que mille ans ? s'écriera notre ami le paléontologue : c'est un point dans l'espace.

Tout ne se répète pas pourtant exactement. L'humanité tourne en rond, mais les anneaux de la spirale qu'elle trace dans le monde ne s'appliquent pas régulièrement les uns sur les autres. Elle est comme ces ressorts détraqués qui vacillent et dont on ne sait jamais au juste s'ils vont bondir ou s'écrouler. Si la mode se balance toujours des vêtements courts aux longs, cela ne veut pas dire que les jupes ou robes-fourreaux (n'est-ce pas une mode déjà ancienne ? je ne prétends à aucune compétence en ce domaine) de nos élégantes soient en tous points la copie des chitons de la Grèce antique. Bergson parle français, et Platon parlait grec ; évidemment des différences s'ensuivent. Mais qu'il y ait des remous réguliers de pensée, d'action et de sentiments et que les hommes les subissent en criant à tue-tête qu'ils se dirigent par leur pensée créatrice vers l'apothéose du Progrès, cela suffit à notre thèse.

De ce que la Science mérite, dans sa robe pontificale, d'être accueillie par des éclats de rire, il ne s'ensuit nullement qu'il faille nier les services très réels rendus par les sciences qui gagneraient à séparer leur cause de celle de l'idole creuse de la « libre-pensée », tueuse de dogmes. Ces services sont modestes mais pourraient être utilisés très sérieusement par une société dont le christianisme aurait formé le jugement. Ces services sont modestes, puisqu'il n'y a rien d'utile que ce qui augmente sur terre la gloire de Dieu et le bonheur des hommes, choses coïncidentes. Or les découvertes scientifiques modernes étant surtout d'ordre matériel ne tendent que très indirectement à cette double fin et sont même susceptibles — l'expérience l'a abondamment prouvé — de servir au contraire. En tous cas, si leur développement et spécialement celui de la science historique, atteste l'inanité des prétentions de la science dogmatisante, c'est un premier service qu'elles nous auront rendu. Dans un prochain article nous exposerons comment leur développement rend nécessaire Jésus-Christ. Elles nous rendront par là un service de plus.

Dans le monde qui change et tourne en rond, l'Église seule fixée sur une doctrine qui ne change pas, suit une route directe — l'échelle que vit Jacob en songe. Parmi les mouvements d'idées que nous citons tantôt, il en est parfois, qui, au moins indirectement, poussent les âmes vers le Christ. Lorsque le flux humain amène les âmes à elle, l'Église les accueille ; lorsque la vague se retire en mugissant, l'Église la poursuit pour tenter de sauver les âmes qui se noient ; elle se déchire aux pierres pointues ; elle permet au vent de faire claquer sa robe, et à la boue de souiller ses pieds ; le bon Pasteur est intrépide. Mais elle ne dépasse pas le roc indestructible où le Christ l'a mise ; lorsqu'elle arrive au bord du gouffre où tout s'effondre, elle s'arrête, et dans la grande sérénité de Celui qui ne pleure que sur les autres, elle attend, en jetant des appels de tendresse, que le flot capricieux lui ramène les âmes.

abbé JACQUES LECLERCQ.



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Parmi les billevesées contemporaines il n'en est pas de plus ahurissante que le dogme de l'innocuité de la pensée et de l'immunité du penseur.

Il ne faut pas se lasser de donner la leçon de l'ivrogne. Répétons-la.

La pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau, mais elle est sainte et sacro-sainte. Ne touchez pas à la pensée : elle est inviolable. Ne touchez pas au penseur : il est tabou. Il n'y a ni bonne ni mauvaise pensée : il y a la pensée. Il n'y a ni bon ni mauvais livre : il y a le livre. Vous vous récriez : Mais il y a des idées « assassines », comme disait naguère le pasteur Soulier à la Chambre française ; il y a des idées génératrices de crime et d'anarchie, il y a des pensées qui sont des torches incendiaires, il y a des pensées qui allument la rage de la destruction, qui font partir les revolvers, qui sèment la haine, la dévastation, la mort.

— Lourde méprise ! Les actes peuvent être répréhensibles, voire punissables, mais la « pensée » a des ailes, elle monte dans l'azur pur, immatérielle, elle plane sur les ruines et le carnage, elle est libre, souveraine, intangible, elle échappe à toute répression. Quoi que pense le penseur, pensât-il de travers, c'est couvert par l'immunité de la pensée.

— Eh quoi donc ! Ces pensées traduites en formules qui mettent le feu aux poudres, provocations enflammées à l'assassinat, excitations à la guerre civile, ces prêches bolchevistes ne sont-ils pas des « actes » qui tombent sous les justes lois de tous les pays civilisés ? Ces « penseurs » ne sont-ils pas les « acteurs » principaux de ces horribles tragédies, les vrais protagonistes du drame auprès desquels les exécuteurs de seconde main ne sont que de vulgaires comparses ?

C'est la vérité qui se dégage de l'étude que M. Lugan vient de consacrer à Francisco Ferrer Guardia sous le titre : *Un précurseur du bolchevisme*.

Le fameux « penseur » que l'édilité bruxelloise a représenté sur la place Ste Catherine, patronne des philosophes, en nageur napolitain, dans le simple attirail de la Vérité, et prêt à faire le plongeon, avait enfermé sa pensée dans ce cri « Vive la révolution ! Vive la dynamite ! » et condensé le programme de l'École moderne dans cette sentence digne des Sept Sages : « La jeunesse doit apprendre que contre les agents de l'autorité et contre le clergé, il n'y a qu'un moyen : la bombe et le poison. » Pour ne laisser d'ailleurs aucun doute sur la portée pratique de cet apophtegme qu'on se serait avisé de trouver trop platonique, il ajoutait : « La parole et l'écriture doivent être des excitations à la volonté et si elles ne se manifestent pas par des actes, elles restent sans efficacité ».

La radieuse pensée de Ferrer, rénovateur de l'Espagne, on l'a trouvée parmi les papiers de sa maison à Mas Germinal : c'est la formule pour préparer la panclastite, explosif de premier choix !

Et le contenu de cette jolie pensée l'histoire l'a consigné après de minutieuses et sévères enquêtes : ce sont les effroyables saturnales de l'anarchie qui se déroulèrent à Barcelone du 27 au 31 juillet 1909 : une tourbe de bandits déchaîna un incendie qui dévora 97 édifices dont 22 églises, une bibliothèque de 80.000 volumes, sans doute étrangers à la pensée de Ferrer, des cabinets de physique et de chimie, des collections précieuses. « A la mairie de Sabadell, continue M. Lugan, incendiée par eux, les révolutionnaires repoussèrent à coups de fusil ceux qui voulaient échapper à la fournaise. Ils tuèrent ainsi trois hommes et en blessèrent un. Les autres ne se sauvèrent que parce que la force armée arriva à temps pour mettre en fuite les forcenés. Les Sœurs Adoratrices et leurs 14 élèves durent à la même intervention d'être délivrés du feu qui consumait leur immeuble. Ailleurs, les religieuses se sauvèrent par les toits, aidées par les voisins. Trente-cinq cadavres à Barcelone et deux à Sabadell furent déterrés et abandonnés au milieu des rues, après qu'on les eut profanés et odieusement traités. Ces sauvages ivres coupèrent les rails et les fils télégraphiques, détruisirent les passages à niveau, firent sauter un pont. On compta 102 morts et 312 blessés. » (Lugan, p. 38).

Or, de toutes ces atrocités, sur le témoignage accablant, écrasant de plus de 60 témoins, presque tous radicaux ou républicains, un seul catholique et pas un seul ecclésiastique, Ferrer fut convaincu d'avoir

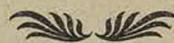
été non seulement l'inspirateur, mais l'instigateur, le principal promoteur de l'insurrection, le chef même des troubles sanglants. Le tribunal qui le condamna régulièrement à mort ne connut nullement de ses « idées progressistes » mais uniquement des faits.

N'importe ! Dès le lendemain de l'exécution qui eut lieu à Montjuich le 13 octobre 1909, Francisco Ferrer Guardia fut proclamé par toutes les Loges du monde « martyr de la pensée », canonisé, célébré, exalté comme « l'idéal maçonnique », comme la suprême incarnation de l'idée maçonnique, adopté comme le héros éponyme des rues et avenues de toutes les cités où les municipalités pratiquaient le culte de la « pensée ».

Les juges espagnols furent entraînés aux gémonies, le gouvernement espagnol vilipendé et l'univers fut convié à saluer dans Ferrer l'illuminateur de l'humanité... aux fulgurantes clartés de la panclastite !

O sublime « Pensiero » de la place Sainte Catherine, tu éclaires surtout l'abîme insondable de la sottise humaine !

J. SCHYRGENS.



ROME

Profanation !

Les derniers journaux romains nous arrivent avec une manchette tapageuse criant au sacrilège.

Le Colisée vient d'être affecté par le gouvernement italien à des représentations théâtrales. La société *Lyrica Ars Italica* en a obtenu la concession. Celle-ci est valable pour cinq ans, annonce officiellement le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Ministère de l'Instruction publique.

L'émotion est très vive à Rome. Organes catholiques et anticléricals, le *Giornale d'Italia*, la *Tribuna* et même le boulevardier *Messaggero*, aussi bien que le *Corriere d'Italia* et l'*Osservatore Romano*, protestent avec une énergique indignation. Conseil communal, sociétés archéologiques, littéraires, artistiques, patriotiques, tous les hommes et tous les groupements qui ont une voix assez retentissante pour se faire entendre des pouvoirs publics, exigent que l'acte de concession soit annulé.

Ils évoquent avec respect, fussent-ils le plus étrangers et même hostiles à l'Église, les souvenirs sanglants et héroïques qui sont attachés à la terre et aux pierres du Colisée et qui les font à jamais intangibles et inviolables.

Il est beau le peuple romain s'insurgeant contre les profanateurs du reliquaire majestueux. La fierté traditionnelle et aussi les sentiments catholiques sont toujours vivaces dans son âme, qui en est imbue comme le sable du Colisée est trempé du sang des martyrs.

* * *

Nous apprenons à l'instant que M. le Ministre de l'Instruction publique BENEDETTO CROCE a donné sa parole que la concession du Colisée à la *Lyrica Ars Italica* serait rapportée sans délai.

Pour les victimes innocentes de la guerre

Un télégramme annonçant que le Pape a envoyé au Cardinal de Cologne un million de lires pour les œuvres de l'enfance des diocèses allemands n'a pas été commenté par les journaux. Que les temps sont changés ! Lorsque Benoît XV, en décembre 1919, publia son projet de secours aux enfants débilités par les privations de la guerre, et de l'après-guerre, spécialement en Autriche et en Allemagne, ce fut pour beaucoup un scandale. Et voilà que tout le monde, bientôt, sera unanime à rendre hommage à l'initiative pontificale.

Cette initiative a été imitée. Plusieurs organismes se sont constitués pour secourir les enfants rachitiques, tuberculeux ou pré-tuberculeux que la guerre nous a laissés par dizaines de mille !

Le Saint-Père, croyez bien, ne considère pas ces organismes philanthropiques comme des concurrents. Pourvu que l'on vienne en aide à ces pauvres petits ! Tel est le sens de son dernier appel, qu'il adressait à la chrétienté en décembre 1920. Il imite, intentionnellement ou non, le cri magnanime de saint Paul : Pourvu que le Christ soit évangélisé !

Benoît XV a loué et recommandé particulièrement l'*Union internationale de secours aux enfants débiles*.

Dans les feuilles de propagande publiées par cette *Union internationale*, nous lisons des traits extrêmement touchants et qui nous montrent en action les sentiments de charité, de fraternité, d'élan généreux que prêche Benoît XV depuis qu'il est Pape. C'est, ici, une veuve française envoyant au comité la pension qu'elle reçoit de l'État.

Là, une mère, également française, offre l'argent trouvé sur le corps de son fils. Un soldat anglais donne sa prime de démobilisé. Les mineurs du pays de Galles ajoutent à leur cotisation syndicale hebdomadaire une légère cotisation charitable pour l'œuvre internationale des enfants débiles...

Non, le Pape n'a pas prêché dans le désert. On sait d'ailleurs que la souscription qu'il a ouverte — en dehors, donc, de toutes les autres œuvres nationales et internationales poursuivant le même but — a obtenu un succès inespéré. Elle a rapporté l'an dernier plus de 15.000.000. Et pour cette année le total dépasse déjà 8.000.000.

Encore à propos du miracle d'Andria

Télégramme du Pape

« En lisant l'article du docteur Warlomont sur le fait d'Andria, nous écrit un ami, le souvenir m'est revenu de certaines réflexions émises par mon professeur de bactériologie à l'Université de Liège en 1907. Pour contrôler ces souvenirs, j'ai consulté mon résumé de cours et voici, de fait, ce que j'y trouve :

« On connaît d'assez nombreux microbes élaborant, à côté d'autres produits, des matières colorantes de composition encore mal définie. En voici quelques exemples : Le « *Microbacillus prodigiosus* », fabriquant une matière colorante rouge voisine de la fuchsine. Il se développe sur le pain, les pommes de terre, etc... exposés à l'air. (Hosties sanglantes.)

« Le docteur Warlomont n'aurait-il pas été plus complet en rencontrant explicitement cette objection ? »

* * *

Nous vous remercions, M. le Docteur, de votre communication. L'objection de votre ancien professeur, si on l'applique au fait d'Andria, ne trouvez-vous pas avec nous, qu'elle en souligne le caractère surnaturel ?

Car ils seraient vraiment prodigieux ces « *microbacilli prodigiosi* » dont les germes attendraient sur une épine desséchée depuis plus de mille ans, la rencontre exceptionnelle et se produisant deux ou trois fois par siècle de l'Annonciation et du Vendredi-Saint, pour se développer et produire de fausses taches et de fausses gouttes de sang. Il leur faudrait pour cela une sorte de sens... liturgique.

Et que ceux qui veulent à tout prix expliquer naturellement tous les faits merveilleux ne disent pas que l'affluence produite par l'attente du miracle, met les germes dans les conditions de chaleur et d'humidité indispensables à leur développement. La foule afflue dans la cathédrale d'Andria en beaucoup d'autres circonstances et rien ne se manifeste dans l'aspect de la Sainte Epine, qui ressemble à un prodige.

Il semble donc bien que le fait d'Andria soit indiscutablement miraculeux.

Sa Sainteté, après avoir entendu le rapport de la Commission envoyée par la Congrégation des Rites, a fait télégraphier à Mgr Tosi, évêque d'Andria :

« Le Saint-Père a reçu avec bonheur la nouvelle du miracle de ce Vendredi-Saint. Il remercie la Divine Miséricorde pour cette grande consolation accordée au clergé et au peuple d'Andria. »

LOUIS PICARD.



ROUMANIE

L'Église et la nouvelle Roumanie

Sous ce titre le prince Vladimir Ghika a donné à la Revue des Jeunes du 25 mars une étude du plus haut intérêt dont nos lecteurs trouveront ici l'utile condensation.

Dans la Roumanie actuelle, devenue presque aussi grande que l'Italie, presque aussi peuplée que l'Espagne, un État de 17 millions d'habitants, l'élément catholique est monté de 300.000 à 4 millions, avec une dizaine de diocèses au lieu de deux, et cela grâce à l'incorporation des catholiques uniates de Transylvanie, de Bukovine et à celle des catholiques latins Hongrois, les Szeklers. L'accroissement n'est pas seulement numérique, il est surtout moral à cause de la supériorité à tout point de vue des populations annexées. Les catholiques forment désormais une masse puissante avec laquelle il faut compter.

Aussi bien, un ministre plénipotentiaire a été accrédité auprès du Saint-Siège, un nonce représente Rome à Bucarest, un Concordat s'élabore pour donner à l'Église roumaine son statut légal.

On compte pas mal de députés et de sénateurs catholiques ; les évêques siègent de droit au Sénat.

Par contre, l'étoile de la religion orthodoxe a singulièrement pâli, elle n'est plus guère religion d'État que de nom. L'Église officielle, déchirée avant la guerre par des discordes profondes, destituée maintenant de l'appui de la Russie qui lui donnait son armature, ne vit plus que d'une vie artificielle et factice.

La défaite de l'Allemagne a naturellement porté un rude coup au germanisme qui était la plaie du catholicisme roumain. Les germano-magyars fournissaient la majeure partie des cadres du clergé, surtout du clergé supérieur, et leur influence prépondérante étouffait l'expansion catholique, servant mieux la cause du Kaiser que celle du Pape, aiguillant vers Berlin et détournant de Rome. On se libère de plus en plus de cette tutelle oppressive et le Vatican n'a pas manqué d'encourager ce revirement en multipliant les marques de sa plus vive sympathie.

Le peuple roumain en masse aspire d'ailleurs à s'affranchir de toute influence russe ou balkanique pour avoir « l'Église de sa politique » et celle-ci est nettement orientée vers les grandes puissances d'Occident.

Rome fonde de brillantes espérances sur les progrès religieux de cette nation. Faut-il s'en étonner ? Orientale par sa position géographique, par ses antécédents historiques ; occidentale par sa civilisation, attirée vers Rome par la latinité de ses origines et possédant la plus nombreuse communauté catholique du rit oriental, la Roumanie n'est-elle pas prédestinée à servir de trait d'union entre les Églises de l'Orient et l'Église romaine ?

Il est cependant des ombres au tableau et il serait vain de les dissimuler : la dépression morale issue des bouleversements de la guerre, l'opposition violente des orthodoxes désespérés de leur déchéance, l'irritation des incroyants contre l'ascension d'une foi moins accommodante que l'orthodoxie, la campagne de ralliement des uniates à l'Église officielle, l'impopularité de la « politique pontificale » de guerre qui fut perfidement exploitée par les prélats d'origine allemande et hongroise et, précisément enfin, la présence trop longtemps tolérée d'éléments germano-magyars dans les rangs du clergé catholique.

Les remèdes ? D'efficacité souveraine et, en définitive, d'une application facile : 1° Epuration du clergé latin par la substitution de prêtres français, belges, tout au plus italiens, aux indésirables germains, là où les indigènes sont en déficit.

2° Réforme des séminaires latins dans une direction plus catholique et plus nationale ; proscription de la langue allemande, emploi exclusif, en dehors des cours de langues vivantes, du latin, du roumain et du français.

3° Apostolat intensif des congrégations religieuses hospitalières et enseignantes.

L'enseignement des jeunes gens est à créer de toutes pièces. S'il est pourvu à l'éducation des jeunes filles par les Sœurs de Notre-Dame de Sion et par les Dames Anglaises, il n'existe pas, en dehors de l'instruction primaire donnée par les Frères de la Doctrine chrétienne, un seul établissement catholique pour garçons. Les congrégations françaises ou belges trouveraient là un champ propice d'expansion.

Que l'action catholique, si heureusement servie par les événements, s'exerce et se développe sur ces bases et la nouvelle Roumanie deviendra une des citadelles de l'Église de Dieu comme elle fut jusqu'aux plus mauvais jours de son histoire le boulevard de la Chrétienté.

J. SCHYRGENS.

ÉTATS-UNIS

La "prohibition"

Il n'est pas possible encore de porter un jugement sur l'essai tenté par la grande République Américaine. Une réforme aussi importante et aussi radicale demande de longues années pour entrer dans les mœurs. Y entrera-t-elle jamais ? Peut-on exiger de millions d'individus non seulement le renoncement aux abus mais la proscription totale de l'usage ? C'est le secret de l'avenir. A lire la lettre que nous reproduisons à titre documentaire et qui a paru dans l'Opinion du 2 avril, on semble bien loin du but à atteindre.

Ce que l'on appelle "prohibition" aux Etats-Unis

On sait que, depuis l'été 1919, toute fabrication, transport, vente ou consommation de boisson alcoolique, y compris le vin, la bière et le cidre, sont interdits par la loi américaine, et que seuls sont autorisés à boire les particuliers propriétaires de stocks de boissons détenus par eux à domicile.

Or, je ne sais si l'on buvait plus aux Etats-Unis avant la loi actuelle, car je ne passai que peu de temps dans le pays avant sa mise en pratique ; mais ce que je sais, parce que je le vois, c'est que la loi actuelle de la prohibition des boissons n'est pas appliquée aux Etats-Unis, que l'on y boit encore énormément, que le trafic des boissons est intense dans tout le pays et qu'il semble douteux que l'on arrive jamais à l'application de façon sérieuse.

Lors de son récent voyage aux Etats-Unis, le prince héritier de Roumanie, quittant New-York après un mois de séjour dans le pays, reçut les journalistes. L'un d'eux, avec cette inconscience qui caractérise souvent les journalistes américains, lui demanda ce qu'il pensait de la « prohibition ».

— Est-ce que, répondit froidement le prince, cette loi va bientôt commencer à être appliquée ?

Le mot a fait sensation aux Etats-Unis, mettant en joie les buveurs et jetant du noir dans l'âme des ennemis de la boisson, qui deviennent d'autant plus agressifs qu'ils se sentent plus impuissants. En fait, le prince Charles voyait nettement la situation : la prohibition américaine ne prohibe presque rien.

M. Donald Mac Gregor vient de constater dans le *New-York Herald* : Il est possible de se procurer sans difficulté du whisky dans n'importe quelle ville des Etats-Unis, pourvu que les vendeurs sachent que vous n'êtes pas un des agents spéciaux de la prohibition. Nombreux, en effet, sont les bars, aux Etats-Unis, où l'on vous sert ouvertement du whisky, et dans certains de la bière et du vin ; le prix est même établi, c'est 1 dollar par verre de vin ou pour un whisky and soda. Le whisky de contrebande a simplement pris la place du whisky soumis aux impôts. Quant aux distilleries, brasseries, fabriques de vin, elles sont innombrables. On va jusqu'à fabriquer du vin de raisin sec dans des appartements de deux pièces à New-York ! Joignez qu'il entre sans cesse de la boisson de contrebande. Dans les montagnes du Kentucky, de West Virginia et du Tennessee, le whisky de clair de lune (*moonshine whisky*), c'est-à-dire l'alcool de contrebande, se vend couramment 10 dollars le gallon de 4 litres. A New-York, le prix établi est 5 dollars le litre. Et par dessus tout cela, les Américains trouvent encore le moyen d'aller faire des « cures d'alcool » au Canada en été, au Mexique, à Cuba et aux Barbades en hiver. Jamais hommes plus faits pour ravir et surprendre Rabelais, s'il revenait en ce monde.

Je mange souvent dans un petit restaurant italien de New-York où l'on prépare de l'excellent *minestrone* ; entre chaque plat, je vois des clients se lever : ils vont à la cuisine, et là, sur une table spéciale, ils vident paisiblement leur verre de vin, puis reviennent continuer leur repas. Quand j'ai des invités, je sacrifie à la coutume du verre de vin à la cuisine. Là, je rencontre souvent le policeman chargé de surveiller le bloc de maisons ; lorsqu'il fait froid, ou qu'il s'ennuie, lui aussi vient siffler un verre de vin que, bien entendu, le patron se fait un plaisir de lui offrir gratuitement.

Tous les policemen de New-York, ou presque, étant Irlandais ou Allemands d'origine, adorent la boisson et se font un plaisir d'aider commerçants et particuliers à violer et tourner la loi antialcoolique. Ils laissent paisiblement circuler des ivrognes, qui sont souvent des

soldats ou des marins en uniforme, à travers les rues de New-York, même si ces doux buveurs emplissent le trottoir de leur marche sinueuse et zigzagante.

On m'a indiqué trente-six maisons où l'on sert ouvertement des breuvages vigoureux dans des tasses que l'on porte ensuite sur l'addition sous le nom de « soupe à la tortue » ou « bouillon spécial ».

Parfois, cependant, l'une de ces maisons est l'objet d'un raid d'agents spéciaux de la prohibition : à l'un de ces derniers raids, qui eut lieu à 9 heures du soir, le patron vit les agents enlever toutes les bouteilles qu'ils trouvaient dans la maison ; ils chargèrent le tout dans deux taxis : l'un des taxis prit le chemin de la police, l'autre, qui contenait la majeure partie des bouteilles, fut directement amené par les agents de la prohibition à cent mètres de là, chez un commerçant voisin, auquel les bouteilles furent vendues, au bénéfice immédiat desdits agents.

A la suite de ce raid, le commerçant fut condamné à quelque cent dollars d'amende, qu'il paya allègrement en songeant aux milliers de dollars encaissés par lui depuis la proclamation de la prohibition. De plus, il fut astreint à entretenir à ses frais, durant un mois, un agent de la prohibition à demeure chez lui, pour surveiller sa maison et le dénoncer au besoin. Je suis allé dans cette maison du temps que cet agent était là ; il avait si bien pris l'air de l'endroit que c'était lui, en personne, qui apportait les cocktails aux clients, dans des tasses.

Ce que l'on peut dire de la prohibition aux Etats-Unis, telle qu'elle y est entendue, c'est que c'est une loi contre les pauvres, qui doivent payer très cher leurs consommations, une loi pour les riches, qui ne sont pas gênés par ces prix et qui ont d'ailleurs eu l'argent pour se constituer d'énormes provisions de vins et d'alcools, qu'ils conservent dans leurs caves, et enfin une loi pour les petits restaurateurs et les bistros, qui sont trop heureux de risquer de légères amendes et même quelques jours de prison, à condition de faire rapidement fortune en spéculant sur la soif des gens.

Tout cela est très américain.

NANTUCKET.

ANGLETERRE

La faillite des églises

Extrait du sermon prêché par le Cardinal Bourne à la Westminster Cathedral le jour de Pâques :

Nos feuilles publiques et même nos journaux de dimanche répètent à l'envi que les églises ont fait faillite. Si par églises on veut signifier ces agences ou organisations humaines mises sur pied pour conduire les hommes au Tout-Puissant, on peut admettre en effet que les églises ont fait faillite. Mais l'Eglise du Christ n'est pas du nombre, car Jésus-Christ ne saurait faillir. Si le monde n'est pas en paix, si le mal abonde tout comme avant la guerre, c'est parce que le remède a été cherché en dehors de l'influence de Jésus-Christ.

Il y a deux ans, à pareil jour, je vous ai parlé de cela, et je vous ai signalé alors comment la conférence de la Paix se tenait à Paris sans se soucier le moins du monde du Dieu tout-puissant. La paix a été cherchée sans vouloir reconnaître le Christ. C'est de la folie que d'imputer à l'Eglise fondée par Notre-Seigneur le fait que les guerres n'ont pas disparu de ce monde. Seul le Christ peut donner la paix à la terre et ce n'est que par le triomphe de la Résurrection que les hommes pourront dominer leurs passions et obtenir cette paix tant désirée. En dehors de Lui, ni paix, ni entente, ni aucune harmonie entre les nations du globe n'est réalisable.



IRLANDE

Le geste d'un évêque français

Les Irlandais sont très touchés de l'initiative de l'Évêque d'Orléans qui, dans une lettre au clergé et aux fidèles de son diocèse « ordonnant de prier le jour de la fête de S. Patrice pour le rétablissement des bonnes relations entre l'Angleterre et l'Irlande », s'exprimait ainsi :

« Il doit exister de vastes misères en Irlande. Si quelqu'un de nos chers diocésains se souvenait qu'il se fit jadis des échanges charitables entre l'île lointaine et notre diocèse, que, par exemple, Mgr Dupanloup, à la suite d'un sermon donné à Saint-Roch de Paris, put envoyer trente mille francs aux Irlandais ravagés par la famine mais que, en retour, ceux-ci lui envoyèrent, en 1871, deux cent mille francs pour les victimes de la guerre franco-prussienne chez nous, si quelqu'un, disons-nous, se souvenant de ces choses voulait subvenir pour sa part, même minime, à la détresse irlandaise, nous sommes prêts à lui en assurer le moyen ».

L'Évêque d'Orléans, en examinant dans la lettre précitée les moyens de concilier l'Angleterre et l'Irlande, fait remarquer que « si un passé récent nous lie à l'Angleterre... le même et un *bien plus ancien* nous lie à l'Irlande ».

Il pose sous la forme d'une question et d'une réponse le problème à résoudre :

« L'Angleterre dit : « Ma sécurité exige que l'Irlande ne devienne pas un pays indépendant et mes intérêts sont d'accord avec ma sécurité ». L'Irlande répond : « Les principes sur lesquels l'univers s'organise actuellement, mon histoire et mes douleurs postulent impérieusement mon autonomie. Cette autonomie, je la veux, je l'aurai ».

Par une curieuse coïncidence l'évêque anglais protestant de Manchester (Right Reverend Dr Temple), fils d'un ancien Archevêque de Canterbury, vient de répondre à la même question dans une revue dont il est le rédacteur en chef. Ce prélat, avec un noble courage et une indépendance qui ne tiennent pas compte des préjugés du Gouvernement qui l'a récemment nommé, écrit : « Nous n'avons jamais considéré la question irlandaise sans réserves, dont l'une, peut-être la seule, se résume ainsi : L'Irlande ne pourra jamais devenir indépendante au point de pouvoir faire une alliance avec un pays hostile. Nous ne pouvons courir le risque d'avoir à nos portes un ennemi qui fermerait les voies de mer et complèterait notre encerclement ».

« Voilà précisément ce que la Prusse a dit sur la Pologne, dont la frontière est à 160 kilomètres de Berlin sans même en être séparée par une mer étroite ! Et pourtant nous avons soutenu le droit de la Pologne à son indépendance, si elle la voulait ; le fait que l'Allemagne a maintenu la Pologne, malgré elle, sous sa domination fut tenu par nous pour une des preuves du vice inhérent au système de l'état allemand. L'Allemagne fut amenée à outrager le sentiment naturel de la Pologne... par un désir de sécurité. Le même désir de notre part nous empêche d'adopter, vis-à-vis de l'Irlande, cette attitude impartiale indispensable à une juste politique ».

Et le Dr Temple soutient que l'Angleterre doit « pour des raisons générales de justice » reconnaître l'indépendance de l'Irlande si l'Irlande y a droit, et cette reconnaissance doit aller jusqu'à la séparation absolue si des « juges impartiaux » ne peuvent avancer « des raisons adéquates pour la refuser ». « La sécurité de l'Empire britannique a une réelle importance pour le monde entier. On conçoit qu'un juge impartial pourrait demander à l'Irlande quelque sacrifice dans ce but. Mais nous ne pouvons prétendre nous-mêmes à ce sacrifice de la part de l'Irlande à moins d'être sûrs que nous sommes prêts à notre tour à sacrifier notre propre sécurité si l'on nous la demande, pour des raisons également solides ».



LA PRESSE

Le renouveau catholique en France

Le renouveau de vie catholique parmi l'élite intellectuelle de la jeunesse française s'affirme de jour en jour davantage, notamment dans les grandes écoles.

« Cette année, écrit le *Pèlerin* du 3 avril, l'élan des « jeunes » a amené les « anciens » à prendre part aux cérémonies du temps pascal ».

« C'est ainsi que le 6 mars, à Saint-Sulpice, 180 élèves de l'École des mines se trouvaient réunis ; le 18 mars 800 élèves de l'École Centrale s'agenouillaient à Notre-Dame ; le 20 mars, jour des Rameaux, 600 polytechniciens priaient et communiaient ensemble dans l'église Saint-Etienne du Mont ».

Celui sans lequel L'EXPLOITÉ disparaissait

Ce n'est un secret pour personne que les groupes des « Amis de l'Exploité » gênent considérablement les dirigeants du parti socialiste belge. Les « amis de l'Exploité » sont les bolchevistes de chez nous. Aux chefs du parti qui leur infligent des blâmes ils se bornent à répondre qu'en agissant ainsi qu'ils font, ils demeurent simplement logiques avec les principes que ces mêmes chefs leur ont inculqués jadis. Ceux-ci ne les excommunient pas moins aujourd'hui. C'est ainsi que le conseil d'administration de l'imprimerie coopérative « Lucifer » créée par les groupes du parti, a tout bonnement signifié à l'Exploité qu'à la date du 31 mars elle cessait de l'imprimer. Pour expliquer son attitude, la coopérative, après avoir invoqué des raisons d'ordre matériel, ajoute : « ... nous avons été guidés aussi par des raisons d'ordre moral, qui trouvent leur origine dans l'attitude hostile prise par votre journal à l'égard des institutions du Parti. »

Là-dessus l'Exploité de riposter :

« La coopérative « socialiste » nous boycotte et, sans l'occasion que nous avons eue de trouver un autre imprimeur, un patron, « l'Exploité » disparaissait ! »

Et qui donc dans tout cela est le plus logique ? De l'imprimerie socialiste qui, pour des raisons d'ordre moral, met à la porte un journal socialiste révolutionnaire, ou de ce patron sans qui l'Exploité, qui demain le ferait pendre s'il en avait l'occasion, disparaissait !

La lumière du Nord

L'Humanité, aujourd'hui complètement aux mains des adhérents à l'Internationale de Moscou, ne tarit pas d'éloges sur le régime bolcheviste. Dans un long article, un de ses collaborateurs s'est efforcé d'établir un parallèle entre la Révolution française et celle de Lénine et Trotzky. La conclusion vaut la peine d'être reproduite. Elle est un beau spécimen de « bourrage de crâne » à la mode bolcheviste :

Les principes de la Révolution française ont mené le progrès pendant plus d'un siècle.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Ce vers de Voltaire, qui n'était quand il fut écrit qu'une plate flatterie à l'impératrice Catherine II, énonce une vérité évidente que l'avenir se chargera de confirmer.

Il se pourrait, si nous n'y prenions garde, que les torches incendiaires allumées à Moscou vinsent éclairer sinistrement les ruines de notre civilisation, mais si c'est cela que l'Humanité appelle la lumière...

RENÉ FRAIKIN.

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales

de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Laines Filées

:::

Bonneteries

GROS

Téléphone Br. 16158

Ancienne Maison LEBRUN-SAX

F. SAX-PONCELET

SUCESSEUR

223, rue Haute

BRUXELLES

“ **BRABO** ”

SOCIÉTÉ ANONYME

21, rue des Tanneurs, Anvers

LOCATION D'APPAREILS
ET DE FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES
AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES.

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE.
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

Maison historique de Victor Hugo

Grand'Place, 26, BRUXELLES

F. BAL-JANSSENS

Poteries flamandes — Dinanderies
Cuiivres anciens
Souvenirs de Bruxelles
Cartes postales

LISEZ ET PROPAGEZ

L'EFFORT

organe de l'A. C. J. B.

126, RUE DE TIRLEMONT

LOUVAIN

THE BON AMI C^o -- New-York.

:—: :—: FABRIQUE AUX ÉTATS-UNIS :—: :—:

“ **BON AMI** ”

Succès!

NETTOIE

Peinture
Boiseries
Fenêtres
Marbres
Baignoires
Toiles cirées

POLIT

Miroir
Laiton
Nickel
Cuivre
Zinc
Aluminium

FAIT RELUIRE

Fer-Blanc
Couteaux
Fourchettes
Acier
Émail
Faïence

ÉCURE

Poterie
Bouillottes
Éviers
Vaisselle
Réfrigérateurs
Fer

Succès!

:—: En vente dans les principales Épiceries et Drogueries :—:

AGENT GÉNÉRAL DÉPOSITAIRE :

M^{me} E. B. HOTCHKISS, Bruxelles